

Annuaire du Collège de France

122^e année

2021
2022

Résumé des cours et travaux



COLLÈGE
DE FRANCE
— 1530 —

CIVILISATION MÉSOPOTAMIENNE

Dominique Charpin

Correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,
professeur au Collège de France

La série de cours « "Depuis ce jour, plus rien n'a été inventé". Aux origines de la civilisation en Mésopotamie » est disponible en audio et vidéo, sur le site internet du Collège de France (<https://www.college-de-france.fr/site/dominique-charpin/course-2021-2022.htm>), ainsi que le colloque « 1881-2021 : le département des Antiquités orientales du Louvre a 140 ans » (<https://www.college-de-france.fr/fr/agenda/symposium/1881-2021-le-departement-des-antiquites-orientales-du-louvre-140-ans>).

ENSEIGNEMENT

COURS - « DEPUIS CE JOUR, PLUS RIEN N'A ÉTÉ INVENTÉ ». AUX ORIGINES DE LA CIVILISATION EN MÉSOPOTAMIE¹

Introduction

L'ANR ayant décidé en juillet 2021 de ne pas financer le programme dans lequel s'insérait le cours initialement prévu sur la Haute-Mésopotamie au XVIII^e siècle av. J.-C., le sujet finalement retenu a porté sur la conception qu'avaient les Mésopotamiens des origines de leur propre civilisation. On a commencé par examiner

1. Les mots sumériens sont rendus en minuscules espacées (ama-ar-gi₄), les mots akkadiens en italiques (andurârum).

la façon dont le prêtre Bérose est censé l'avoir présentée aux Grecs du III^e siècle av. J.-C. L'accent a été mis sur l'absence de notion de progrès dans une civilisation où toutes les grandes inventions étaient attribuées à des divinités et où l'idéal était le retour à la perfection des origines. Cette image a été confrontée à la réalité, qui montre en fait de nombreuses évolutions dans cette civilisation plurimillénaire.

Cours 1 - Bérose, entre les Babyloniens et les Grecs

Le 17 janvier 2022

Si l'on a choisi de débiter par Bérose, c'est parce que le propos n'était pas d'étudier *directement* les origines de la civilisation en Mésopotamie, mais *l'image que s'en faisaient ses habitants*. Il était donc logique de commencer par les témoignages les plus récents dont nous disposons.

Les *Babyloniaca* de Bérose ont été dédiés au roi séleucide Antiochos I^{er} Sôter, qui régna de 281 à 261 avant notre ère : tel est le principal élément dont nous disposons. Pour le reste, la vie de Bérose est très mal connue. Ce prêtre babylonien serait né à l'époque d'Alexandre. Son nom, en grec Berossos, est à peu près sûrement l'hellénisation du babylonien Bel-re'ušunu, qui signifie « Bel (*i.e.* Marduk) est leur berger ». Les *Babyloniaca* de Bérose ne nous sont parvenus que sous forme de fragments, essentiellement chez Flavius Josèphe et Eusèbe de Césarée, qui eux-mêmes citent l'œuvre de Bérose à travers un abrégé qu'en a fait Alexandre Polyhistor entre 80 et 40 avant notre ère. Bérose écrivait en grec, mais il est clair qu'il avait accès à des textes babyloniens que nous connaissons : certaines chroniques, les listes royales, l'*Enuma eliš*, le récit du Déluge, etc. Le passage crucial pour notre approche est le suivant :

La première année, surgit de la mer Rouge, là, au milieu du territoire des Babyloniens, une terrible bête féroce nommée Oannès; comme le raconte aussi Apollodore dans son livre, son corps était celui d'un poisson. Sous sa tête de poisson était disposée une autre tête, et à sa queue, des pieds pareils à ceux d'un homme; et sa voix était comme celle des hommes; son image est conservée, gravée, jusqu'à maintenant. Cette bête, dit-il, demeurait le jour avec les hommes, sans toucher du tout à la nourriture; elle apprit aux hommes les lettres et les différentes techniques des arts; elle leur enseigna la forme des villes, la construction des temples, la compréhension des lois, la détermination des limites et des divisions; elle leur montra comment récolter les grains et les fruits; elle transmet aux hommes tout ce qui est nécessaire à la vie en commun dans le monde. Depuis ce temps-là, personne n'a plus rien trouvé d'autre.

Ce récit reflète-t-il une tradition mésopotamienne authentique ou celle-ci est-elle présentée de façon à plaire aux Grecs, ou au moins de façon à être compréhensible par eux? Autrement dit, quelle est l'authenticité de ce texte? La description physique d'Oannès par Bérose est corroborée par des sources iconographiques mésopotamiennes, qui représentent ce qu'on a souvent appelé des « hommes-poissons ». Mais ce n'est qu'en 1962 qu'a été publié un texte cunéiforme, découvert à Uruk dans le Bit Reš et datant de l'époque séleucide, où figure le nom d'Oannès (U'an) : « sous le

règne du roi Ayalu, U'an était un sage-*apkallu*. » U'an est manifestement le nom qui a été hellénisé en Oannès; mais un tel anthroponyme n'existe pas en sumérien. W. Hallo a proposé de l'interpréter comme une méprise tardive sur le titre d'œuvres sumériennes qui commencent par *u₄ an* « Lorsque le dieu Anu... ». D'autres textes cunéiformes accolent au nom de U'an celui d'Adapa : tel serait le nom véritable du premier d'un groupe de sept sages-*apkallu*.

Nous n'avons pas de texte mésopotamien analogue au récit de Bérose concernant les origines de la civilisation. Pour déterminer sa fiabilité, il nous faut comparer d'autres parties de son récit avec des traditions mésopotamiennes qui nous sont parvenues : il sera ainsi possible de juger de la crédibilité du reste pour lequel nous n'avons pas de parallèle. La deuxième partie du cours a examiné le récit de la création, puis la liste des rois et sages d'avant le Déluge. On a pu conclure que dans les milieux cléricaux d'Uruk à l'époque séleucide, les traditions que nous connaissons par l'intermédiaire de Bérose existaient bel et bien : le prêtre de Bel à Babylone n'a rien inventé, ses collègues d'Uruk un siècle plus tard montrent que la tradition qu'il présenta aux Grecs était toujours vivante.

La troisième partie du cours a cherché à répondre à une question fondamentale : si à l'origine Oannès a livré aux hommes tous les éléments de la civilisation, comment les Mésopotamiens expliquaient-ils qu'ils soient parvenus jusqu'au III^e siècle, malgré les césures de l'histoire? Et en particulier la plus radicale, celle du Déluge? On a pu voir que Bérose connaissait parfaitement les traditions mésopotamiennes relatives à ce cataclysme, et aussi comment, selon lui, le savoir antédiluvien put être transmis aux hommes des générations postérieures : les tablettes contenant tout le savoir furent enfouies à Sippar avant le Déluge et les survivants les y exhumèrent par la suite. Une autre tradition mésopotamienne diffère de celle dont Bérose se fit l'écho : elle raconte comment la divination fut révélée par les dieux Šamaš et Adad au roi antédiluvien de Sippar nommé Enmeduranki, son savoir ayant ensuite été transmis oralement de père en fils.

On voit donc comment la présentation qu'on trouve chez Bérose des origines de la civilisation en Mésopotamie recoupe en bien des points des traditions authentiquement mésopotamiennes. Bien que son récit relatif à Oannès soit sans parallèle dans les sources cunéiformes, on peut le tenir comme parfaitement informé. Au terme de ce premier cours, une image a commencé à s'esquisser. À la fin de leur histoire plurimillénaire, les Mésopotamiens avaient l'impression d'être les héritiers d'une civilisation parfaite aux origines, parce que résultant d'interventions divines. D'où l'insistance qu'on mit de plus en plus sur la succession : succession des savants-*ummanû*, héritiers des sages-*apkallû* d'avant le Déluge; succession des devins, de père en fils, remontant à Enmeduranki, roi de Sippar avant le Déluge.

Cours 2 - La conception du temps

Le 31 janvier 2022

Le cours a d'abord été consacré au comput du temps, puis à la façon dont le temps était ressenti dans la vie quotidienne et enfin à l'élaboration d'une véritable science chronographique qui permettait de remonter dans le passé.

Nous possédons un certain nombre de récits cosmogoniques, qui montrent clairement la conscience qu'avaient les anciens habitants de la Mésopotamie du caractère contingent du temps : celui-ci n'a commencé à se dérouler qu'à partir du moment où le cosmos a été créé. Un texte sumérien d'époque présargonique l'exprime de cette façon :

À cette époque, les dieux Enki et Nunki n'étaient pas vivants,
le dieu Enlil n'était pas vivant,
la déesse Ninlil n'était pas vivante.
À cette époque, dans cette période primordiale,
En ces temps anciens, dans cette période primordiale,
Le jour ne brillait pas
La lumière de la lune n'apparaissait pas. (extrait de AO 4153)

On observe comment l'auteur du texte a tenté de décrire le néant par des négations. Dans la mythologie sumérienne, la création du temps était attribuée au dieu Enki : « C'est toi qui nombres les jours, mets en place les mois, parachèves les années et, quand (chacune) se clôt, exposes au conseil la décision exacte et declares devant tous la sentence ! » (*Enki et l'ordre du monde*, 17-19 et 43-45.) L'organisation du cosmos par Enki mit en place les éléments qui permettent au calendrier d'exister. On a exploré successivement les données relatives à chacun de ces éléments : le jour (qui commençait le soir), le mois (lunaire) et l'année (luni-solaire). La conception mésopotamienne du temps était cyclique : chaque jour, le soleil revient à son point de départ; chaque mois, la lune se renouvelle; chaque année, le ciel retrouve la même constellation d'étoiles. Cette conception d'un ordre cosmique immuable, qui revient régulièrement à son point de départ, a eu une profonde influence sur les Mésopotamiens, les empêchant d'envisager toute notion de progrès.

Nous n'avons pas, s'agissant de la Mésopotamie antique, d'autobiographies, ou encore moins de journaux intimes, qui nous donneraient des indications sur les représentations mentales du temps. Mais nous disposons de nombreux textes d'archives, notamment des lettres : à partir de leurs données, on a essayé d'analyser la façon dont les anciens Mésopotamiens ressentaient le temps dans leur vie quotidienne. La langue montre aussi une conception aux antipodes des conceptions occidentales modernes : nous avons l'impression d'avoir l'avenir devant nous. Une analyse des termes akkadiens semble indiquer que tel n'était pas le cas des Mésopotamiens. En effet, le mot qui désigne « le futur » (*warkitum*) est construit sur la même racine que le mot qui signifie « dos, arrière » (*warkatum*). Ainsi, l'expression *warkiat úmí* qui désigne « l'avenir » signifie littéralement « l'arrière des

jours ». Inversement, le mot qui désigne le passé, *pānitum*, est construit sur le substantif qui désigne « le front, le devant » (*pānum*). Selon cette analyse, pour reprendre les termes de Christopher Woods, « Le passé est devant nous, nous l'avons vécu, nous le connaissons, nous pouvons, en un sens, le voir; en revanche, le futur est inconnu et non visible, et donc, en termes spatiaux, est derrière nous ».

Bien souvent, nous constatons que les habitants de la Mésopotamie avaient une conscience aiguë de l'ancienneté de leur civilisation. Ils développèrent même une véritable science chronographique. On a d'abord étudié les textes qu'ils élaborèrent : listes royales, listes d'années et d'éponymes, chroniques et annales. On a ensuite présenté les calculs rétrospectifs auxquels ils se livrèrent, leur permettant de donner une indication de la période de temps qui s'est écoulée depuis tel ou tel événement. Ces calculs sont parfois exacts, mais d'autres ont une valeur symbolique. Lorsqu'on fait le calcul de la durée totale de la période antédiluvienne, en additionnant la durée de tous les règnes indiquée par Bérose, on obtient 120 *saroi*, soit 120 x 3 600 ans, c'est-à-dire 432 000 ans. Ce chiffre représente ce qu'on appelait en astronomie une « grande année », c'est-à-dire le temps qu'il fallait pour que tous les corps célestes reviennent à la même place dans le ciel. Autrement dit, le Déluge ne s'est pas produit à un moment anodin : il s'est déclenché dans la même configuration céleste que celle de la Création. Mais la sorte de nouvelle création consécutive au Déluge s'effectua sur un mode dégradé. La liste royale sumérienne indique que la durée de vie des rois d'après le Déluge a diminué drastiquement : alors qu'un roi antédiluvien comme Alulim était censé avoir régné 28 800 ans, Gilgameš lui-même n'est crédité que d'un règne de 126 années. De sorte que l'impression qui reste est celle d'une sorte de nostalgie des origines, moment de perfection plus jamais égalée.

Cours 3 - Transmission du savoir et inventions

Le 7 février 2022

Le récit de Bérose relatif à Oannès s'achève par la phrase : « et depuis ce jour-là, plus rien ne fut inventé ». Le cours a d'abord étudié la manière dont les Mésopotamiens se représentaient découvertes et inventions. On a vu ensuite les façons dont savoirs et savoir-faire étaient transmis de génération en génération, avant d'analyser la notion fondamentale de sagesse qui était censée s'enraciner dans la période antédiluvienne.

Il existe des traditions mésopotamiennes relatives aux origines qui présentent les hommes primitifs antérieurs à toute civilisation. Ces textes ont fait l'objet de nombreux contresens, car beaucoup d'assyriologues ont voulu trop rapidement établir des parallèles avec ce qu'on trouve dans le livre de la Genèse : or, s'il est vrai que le Déluge est un mythologème commun à la Bible et à la Mésopotamie, la façon de concevoir les hommes des premiers temps diffère radicalement dans ces deux courants de pensée. Le texte *Enki et Ninhursag* en particulier a été interprété comme livrant la description du paradis originel. Ce texte montre en réalité à quel point les

anciens Mésopotamiens étaient sensibles au fait que leur civilisation urbaine dépendait de l'approvisionnement en eau potable : sans eau, il n'y a pas de vie. Et c'est le dieu Enki qui en procura à l'île de Dilmun, source de sa prospérité. On a vu ensuite comment les inventions étaient attribuées au monde divin. C'est vrai en particulier de l'écriture. Certes, dans l'épopée *Enmerkar et le seigneur d'Aratta*, son invention est présentée comme le fait d'un homme, le roi d'Uruk Enmerkar. Mais le texte a précisé plus haut qu'Enmerkar devait sa sagesse à la déesse Nisaba qui l'inspira pour résoudre les énigmes que lui adressait le seigneur d'Aratta : or Nisaba était dans le panthéon mésopotamien la déesse de l'écriture... On constate, en outre, que la notion d'auteur – au sens littéraire et artistique – était absente de la Mésopotamie, qui concevait les œuvres en termes d'inspiration.

La transmission des savoirs et des savoir-faire se faisait avant tout dans le cercle familial, comme l'ont montré de nombreuses études de sociologie urbaine, qui ont surtout porté sur les élites, notamment dans le monde des temples. En ce qui concerne l'écrit, la copie de textes anciens joua un rôle essentiel dans ce processus ; l'extraordinaire continuité des listes lexicales en témoigne. Ce phénomène contribue à expliquer la fossilisation progressive de la tradition savante en Mésopotamie. Mais l'attachement au passé n'empêcha pas des créations d'avoir lieu et des transformations de se produire. On a mis l'accent sur l'éclosion d'œuvres écrites en langue akkadienne dans la première moitié du II^e millénaire.

La littérature sapientiale n'est pas forcément celle qui nous passionne le plus : mais il nous faut abandonner nos préjugés culturels pour comprendre qu'il s'agissait d'une forme essentielle de la culture des anciens. Et les assyriologues ne s'y trompent pas, qui ont consacré ces dernières années de nombreuses études à ce phénomène. Au fil du temps, la sagesse changea de nature : d'une qualité humaine au début du II^e millénaire, elle devint révélation divine. La transformation de l'*Épopée de Gilgameš* en témoigne. Dans la version récente, l'épisode de la cabaretière prônant une forme d'hédonisme a été supprimé : il n'est question que du savoir caché détenu par le survivant du Déluge et transmis à Gilgameš, qui le rapporta dans sa ville d'Uruk au terme de son périple. Dans les colophons des textes de sa bibliothèque, Assurbanipal se présente comme un lettré qui a « étudié l'art du sage Adapa, le savoir caché de la tradition écrite dans sa totalité ».

Il ne semble pas y avoir jamais eu en Mésopotamie l'équivalent de la querelle des Anciens et des Modernes : pour tous, le passé était un horizon indépassable. Mais dans la réalité, on constate qu'il en était tout autrement : malgré un souci constant de rester fidèles au passé, les savants de la Mésopotamie n'ont pas pu s'empêcher d'innover, mais sans se l'avouer, ou en tout cas sans l'avouer.

Cours 4 - L'invention d'une identité sumérienne

Le 14 février 2022

Le cours a analysé la façon dont une tradition particulière se créa et se transmet au fil des siècles : celle qui prétendait descendre d'un prestigieux passé sumérien. « L'invention de la tradition » (*Inventing traditions*) : cette expression volontairement provocatrice due à Eric Hobsbawm en 1983 et qui a fait fortune s'applique assez bien dans ce cas. Du point de vue historiographique, on doit noter que ce ne sont pas les Sumériens qui ont d'abord retenu l'attention des spécialistes de l'ancienne Mésopotamie, mais la langue sumérienne ; à partir de 1874 et pendant 30 ans, des débats homériques ont opposé à ce sujet Jules Oppert et Joseph Halévy. Ils furent tranchés par les fouilles d'E. de Sarzec à Tello, puis par celles des Américains à Nippur : le sumérien était une véritable langue, sans aucun rapport avec les langues sémitiques attestées plus tard, à commencer par l'akkadien. Et l'on peut donc appeler Sumériens les locuteurs de cette langue.

On a d'abord analysé l'extraordinaire résistance du sumérien, qui après avoir cessé d'être la langue maternelle de quiconque, continua d'être une langue de culture jusqu'à la fin de la civilisation mésopotamienne. Le cas d'Assurbanipal (669-631 ? av. J.-C.) est significatif. Dans un texte qu'on a pu qualifier d'« autoportrait », ce roi assyrien a mis l'accent sur son statut de lettré, ajoutant : « J'ai lu des textes complexes, dont la version sumérienne est obscure et la version akkadienne difficile à comprendre. J'ai examiné des inscriptions sur pierre d'avant le Déluge, dont la signification est scellée, obtuse et embrouillée. » Le thème du « roi lettré » est déjà présent dans l'hymne B du roi d'Ur Šulgi, qui a régné 1 300 ans avant Assurbanipal et on peut repérer d'autres thématiques clairement empruntées par Assurbanipal à Šulgi, même si les canaux de transmission ne sont pas toujours connus. Des exercices paléographiques d'époque néo-assyrienne montrent que leur(s) auteur(s) avaient eu sous les yeux des tablettes de l'époque d'Uruk (ca 3000 av. J.-C.), manifestement ce qu'Assurbanipal appelait « inscriptions d'avant le Déluge ».

La date d'extinction du sumérien comme langue maternelle est encore aujourd'hui très discutée. On a passé en revue les arguments sur lesquels reposent les différentes positions : il s'agit en particulier de déterminer si l'absence de l'akkadien dans la liste des langues que Šulgi se vante de maîtriser signifie qu'il s'agissait de sa langue maternelle. On a vu ensuite comment les écoles de l'époque paléo-babylonienne créèrent une identité sumérienne largement artificielle, partagée par tous les lettrés. On a enfin analysé un conte qui se moque d'un prêtre d'Isin incapable de comprendre de simples gens de Nippur lorsque ceux-ci s'adressent à lui en sumérien.

Le cours s'est achevé par un exemple de « tradition inventée », celle du Déluge. Cet événement semble avoir constitué un élément majeur dans la façon dont les Mésopotamiens concevaient l'histoire du monde ; pourtant, le mythe du Déluge ne semble pas remonter au-delà du II^e millénaire. En effet, la liste royale sumérienne, dans sa version de l'époque d'Ur III, était dépourvue du prologue consacré aux rois

antédiluviens : celui-ci est un ajout postérieur. Manifestement, la chute d'Ur vers 2000 a constitué un traumatisme majeur. Le siècle qui suivit cet événement, soit le début de ce que j'ai proposé d'appeler la « période amorrite », a été le témoin d'un phénomène de cet ordre : c'est alors qu'un passé sumérien a été systématiquement mis en valeur dans le sud de la Mésopotamie, prolongeant les efforts des rois de Lagaš et d'Ur. Ce n'est donc pas, comme on l'écrit en général, le poids de la tradition sumérienne qui explique la disparition de l'identité amorrite. On a affaire à un phénomène inverse : pour mieux légitimer leur prise de pouvoir, les rois d'Isin, puis ceux de Larsa, malgré, ou plutôt à cause de leur origine amorrite, ont largement inventé un passé sumérien dont ils se sont posés comme les continuateurs. Et les moyens qu'ils ont utilisés ont été si efficaces que cette identité sumérienne a continué à s'imposer à travers les siècles, jusqu'à la fin du I^{er} millénaire.

Cours 5 - La justice : l'*andurârum*, retour à la situation d'origine

Le 21 février 2022

La liste des éléments de la civilisation apportée par Oannès aux hommes primitifs comporte, selon Bérose, « la compréhension des lois ». On s'est d'abord demandé si, pour les Mésopotamiens, les lois étaient d'origine divine. Beaucoup d'erreurs ont été écrites, qui reposent en partie sur une mauvaise interprétation de la scène sculptée au sommet de la stèle où fut gravé ce qu'on appelle le « Code de Hammu-rabi ». Par exemple, ce qu'écrivit William Davis en 1905² : « Le dieu est assis sur son trône et s'apprête à remettre ce code au roi, qui se tient humblement et respectueusement devant lui. » Une telle interprétation plaque sur la réalité mésopotamienne l'image de Dieu dictant la Loi à Moïse, mais on n'a ici rien de tel. La nature des deux objets que tient Šamaš en main (« bâton et anneau ») est toujours l'objet de débats, mais une chose est sûre : ils n'ont pas de rapport spécifique avec le Code. On trouve en effet plus d'une fois dans la glyptique une telle scène : devant un personnage debout, une divinité est représentée assise, tenant en main le bâton et l'anneau, comme sur le sceau de Samsi-Addu. Les empreintes d'un sceau récemment publiées montrent même une déesse tenant en main bâton et anneau devant une femme debout, manifestement la propriétaire du sceau : la légende l'identifie comme l'épouse d'Etellum, le grand vizir de Gungunum³, donc une personne sans rapport avec la formulation de la loi. Lorsqu'on lit l'épilogue du Code, on constate en outre que Hammu-rabi

2. W.W. Davis, *The Codes of Hammurabi and Moses*, Cincinnati/New York, 1905, p. 12 : « The god is seated upon his throne, and is in the very act of delivering this code to the king, who humbly and reverently stands before him. »

3. R.H. Mayr, « The seal of Ayalatum and the dynasty of Larsa », in A. Kleinerman et J.M. Sasson (dir.), *Why Should Someone Who Knows Something Conceal It? Cuneiform Studies in Honor of David I. Owen on His 70th Birthday*, Bethesda, CDL Press, 2010, p. 189-193. Pour la lecture de la légende, cf. Z. Földi, « On the seal of Ayalatum and the dynasty of Larsa », NABU, vol. 2016/2, note brève n° 37, p. 65-66.

parle à la première personne et ne fait nullement allusion à une divinité quelconque : « Dans la suite des jours, à tout jamais, que tout roi qui existera dans le pays observe les paroles de justice (*mīšarum*) que j'ai inscrites sur ma stèle, qu'il ne modifie pas la sentence relative au pays que j'ai délivrée ni les décisions relatives au pays que j'ai formulées et qu'il ne déplace pas ce que j'ai gravé. » Le dieu est celui qui donne de l'autorité au roi, comme le montre la suite du texte : « Sur l'ordre de Šamaš, le grand juge du ciel et de la terre, puisse ma justice (*mīšarum*) prévaloir dans le pays ! ». Il n'est pas ici question de loi divine, même si les décisions du roi découlent de sa sagesse, qui est un don des dieux.

On s'est ensuite interrogé sur la nature des « Codes de lois » : selon nos catégories, on peut se demander s'ils sont le produit de rois législateurs ou s'ils reflètent la pratique de rois juges. On a mis l'accent sur le Code de Hammu-rabi, en examinant d'abord le rapport de ce recueil avec ceux d'Ur-Nammu et de Lipit-Ištar. On a ensuite confronté le texte du Code avec des cas analogues traités par Hammu-rabi, tels qu'on peut les connaître par sa correspondance. On a enfin analysé le procédé de la variation : à partir de quelques cas, qu'ils soient traditionnels ou qu'ils aient été rencontrés par le roi dans son activité judiciaire, on pouvait en créer de nouveaux en faisant varier certains paramètres. Le Code de Hammu-rabi a connu une postérité remarquable, étant recopié *ne varietur* jusqu'à l'époque achéménide. Pour autant, il ne faut pas chercher, comme l'ont fait certains récemment, à en faire la source du *Code de l'alliance* (Exode 20, 22-23 et 33). Le texte biblique correspond en termes de genre littéraire aux traités mésopotamiens, nullement aux codes de loi⁴. On voit donc que la situation est bien différente entre Hammu-rabi, qui fit inscrire dans son Code les sentences qu'il avait prononcées en ayant le dieu Šamaš comme modèle, et Moïse, censé avoir reçu les Tables de la Loi de Dieu lui-même, de la même façon qu'un vassal recevait du roi plus puissant le texte du traité conclu entre eux.

Au sein du panthéon mésopotamien, Šamaš était le dieu de la justice. Un hymne fameux s'adresse à lui en disant : « Tu es celui qui met en lumière le cas du mauvais et du criminel ». On y relève aussi l'idée que les rayons du soleil sont comme un filet qui s'empare du malfaisant. Šamaš avait deux filles, Kittum et Mīšarum, qui correspondaient à deux aspects différents de la justice. Le nom de la première dérive d'une racine KûN qui désigne la stabilité : *kittum*, c'est la justice en tant que garante de l'ordre. Mais il existe une justice d'une autre nature, celle qui évite que les situations économiques ne deviennent insupportables et conduisait les rois à annuler les dettes : on parlait alors de *mīšarum*, le fait de « redresser » les situations injustes. La mesure principale prise dans ce contexte était désignée comme *andurârum*. C'était le retour à la situation initiale : le fait pour un débiteur insolvable de ne plus rien devoir à son créancier, la récupération d'un bien vendu sous la contrainte, etc. On possède à la fois le texte d'édits où des rois promulguent de telles mesures et des documents de la pratique

4. Cf. D. Charpin, « *Tu es de mon sang !* » *Les alliances dans le Proche-Orient ancien*, Paris, Collège de France/Les Belles Lettres, coll. « Docet omnia », vol. 4, 2019, chapitre 7.

qui en montrent l'application. On retrouve dans *andurârum* la même racine que celle déjà commentée au cours n° 2 à propos des mois intercalaires : il s'agit d'un mouvement circulaire qui ramène au point de départ. Et l'équivalent sumérien du mot *andurârum* est tout aussi clair : il s'agit de *ama-ar-gi*₄, le « retour à la mère, à l'origine ».

L'idéologie sous-jacente à ces mesures de justice est à l'opposé du réformisme. On peut le définir comme la volonté d'améliorer la situation politique, sociale et économique en procédant à des modifications progressives, au contraire de la révolution qui souhaite tout changer d'un coup. En Mésopotamie, il n'est pas question de transformation, brutale ou plus lente : les mesures royales procèdent d'une volonté de retour à l'origine, sentie comme le point d'équilibre social qu'il faut tenter de restaurer. Les Babyloniens n'imaginaient pas la société idéale comme avenir, mais comme passé avec lequel il fallait renouer.

Cours 6 - Continuité du culte et transformations des rituels

Le 28 février 2022

Parmi les techniques apportées par Oannès aux hommes, Béroze cite « la construction des temples », le passage se concluant par la phrase « Depuis ce temps-là, personne n'a plus rien trouvé d'autre ». Ce serait donc Oannès qui aurait enseigné aux hommes la façon de bâtir des sanctuaires et celle-ci serait restée inchangée.

Le cours a commencé par une analyse architecturale, pour voir s'il est vrai que la construction des temples n'a pas évolué au fil du temps. On a d'abord étudié l'un des sanctuaires les plus récemment fouillés : celui du dieu Šara au tell Jokha (Goħa), l'antique Umma. On a ensuite examiné le cas de l'Ebabbar de Larsa, fouillé par une équipe française de 1970 à 1985 : ce temple constitue un des plus beaux exemples de continuité sur des siècles, puisqu'on peut en suivre l'histoire sur près de deux millénaires. Elle dénote un double mouvement : il y avait d'un côté la volonté de parfaire le bâtiment, en l'agrandissant et en y faisant entrer de plus en plus de statues et autres objets sacrés. D'un autre côté, après une période d'abandon, le souci des rois fut toujours de le restaurer à l'identique, en cherchant à retrouver le plan antérieur pour reconstruire le temple tel qu'il était. Une fois de plus, nous voyons à l'œuvre le désir de retourner à la perfection originelle. De fait, c'est le dieu Enki/Ea qui créa le premier temple, si l'on en croit le texte de l'*Enûma eliš*. Ce temple primordial, situé à Eridu, se nommait E-Apsu : il aurait été établi par Enki/Ea à partir du corps du dieu vaincu Apsu. Les recherches archéologiques ont montré le passage d'une sorte de « maison de réunion » à l'époque d'Obeid à un temple, dont la réalité est assurée à partir du III^e millénaire.

L'architecture permet de définir les cadres spatiaux du culte; les rituels religieux prescrivaient les gestes à accomplir, ainsi que les paroles à prononcer, dans des circonstances particulières, à l'intérieur des espaces consacrés. La question qui se pose est de savoir quand ces rites ont été fixés. Bien que les rituels aient été conçus comme la reproduction des gestes divins fondateurs, il faut souligner la très grande rareté des

rituels écrits aux plus hautes époques : aux III^e et II^e millénaires, sauf exceptions rarissimes, les rites étaient transmis oralement de génération en génération par ceux qui les pratiquaient, de sorte qu'il nous est très difficile de déceler des évolutions. L'impression dominante est que les cultes forment des éléments invariables dans la longue durée, ce qui fait qu'on présente en général la religion mésopotamienne de façon monolithique : c'est manifestement une erreur. On constate par exemple, grâce aux documents comptables, que le rythme des offrandes a changé : au I^{er} millénaire, le nombre de repas offerts aux divinités est passé de deux à quatre. C'est au I^{er} millénaire que la mise par écrit des rituels est devenue beaucoup plus fréquente. On en trouve beaucoup dans la bibliothèque d'Assurbanipal à Ninive; les plus développés sont ceux qui ont été notés sur des tablettes à Uruk à l'époque séleucide. Mais on constate alors un phénomène bien particulier. L'obsession de la tradition a conduit certains prêtres à se livrer à une sorte de « pieuse fraude » : sous Séleucos I^{er} et Antiochos I^{er}, un exorciste nommé Kidin-Anu aurait « redécouvert » en Elam des tablettes soi-disant emportées d'Uruk sous Nabopolassar, les aurait recopiées et rapportées à Uruk. Il s'agissait en réalité de légitimer la nouvelle organisation du culte autour de la figure d'Anu dans le temple-Reš : on voit comment les innovations de la part du personnel religieux pouvaient reposer sur une prétendue fidélité à un état encore plus ancien.

Cours 7 - Les statues de culte

Le 7 mars 2022

Puisque Bérose cite « la construction des temples » parmi les éléments apportés par Oannès aux hommes des origines, il nous fallait poursuivre l'enquête en étudiant les statues de culte. En effet, les temples n'étaient pas en Mésopotamie des lieux de réunion pour une prière commune, à la manière de nos synagogues, églises ou mosquées : ces bâtiments constituaient la résidence des dieux, qui y demeuraient sous forme de statues. Il n'existait d'ailleurs pas de mot pour temple : on disait « la maison de Marduk », la « maison de Šamaš », etc.

On a commencé par voir ce qu'on peut connaître des statues de culte. On indique en général qu'elles avaient une âme en bois, sur laquelle on plaquait des métaux précieux ou dans laquelle on incrustait des pierres précieuses; cette fragilité expliquerait qu'elles aient toutes disparu. Il y a toutefois une exception : il s'agit d'une découverte faite à Uruk et qui remonte à l'époque séleucide : on a retrouvé un fragment carbonisé d'une statue en bois dans la cella de l'Ešgal, au pied du socle où la statue devait se tenir. L'objet est informe, mais cette découverte confirme que les statues de culte avaient un noyau en bois. Par ailleurs, nous avons des moyens indirects de voir à quoi ressemblaient ces statues de culte, car nous en avons des représentations, par exemple sur des bas-reliefs néo-assyriens, ou sur de nombreux sceaux-cylindres. Des textes permettent de savoir comment ces statues avaient été fabriquées. Il fallait d'abord déterminer la forme que les artisans devaient leur donner, ce qui impliquait

le recours à la divination, puis réunir les matières premières nécessaires. Une fois la statue prête, il fallait faire en sorte que la divinité en prenne possession, qu'elle s'y incarne. Il existait pour cela deux rituels : celui de l'« ouverture de la bouche » et celui du « lavage de la bouche ». C'est dans ce contexte que se situe cette déclaration d'un orfèvre à propos d'une statue de culte : « C'est Kusibanda, (c'est-à-dire) Ea le divin patron des orfèvres, qui l'a faite, ce n'est pas moi qui l'ai faite. ». On retrouve ici l'absence de la notion de créateur qu'on a déjà notée à propos de la littérature et de l'absence d'auteurs. Consacrer de nouvelles statues à des dieux n'était pas un geste sans conséquence : il fallait en effet que le roi ait les moyens de leur faire les offrandes qui s'imposaient.

Il ne suffisait pas de fabriquer et consacrer de nouvelles statues selon des rites ancestraux : les anciens devaient aussi faire face à différents problèmes. Le premier cas est celui d'une statue abîmée qu'il fallait réparer : il existait pour cela un rituel approprié. Les Mésopotamiens avaient conscience qu'une telle opération était risquée, au point que c'est la rénovation de la statue de Marduk qui servit de déclencheur aux cataclysmes décrits dans l'*Épopée d'Erra*. Mais il y avait plus grave : en cas de défaite, l'ennemi pouvait emporter en exil la statue de la divinité tutélaire des vaincus ; les exemples sont nombreux dans l'histoire mésopotamienne. Alasdair Livingstone, en 1992, a forgé l'expression « Godnap » pour décrire ce phénomène ; le terme s'est depuis popularisé sous la forme *Godnapping*. Le cours s'est achevé par l'examen détaillé d'un cas très intéressant : celui de Sippar au début du I^{er} millénaire, où le roi Nabu-apla-iddina voulut refaire la statue de Šamaš qui avait disparu. Insatisfait par le pis-aller antérieur, consistant à rendre un culte à Šamaš sous forme d'un disque solaire, le prêtre Nabu-nadin-šumi découvrit une terre cuite qui reflétait la statue de culte de Šamaš disparue lors des incursions nomades du XI^e siècle. Il convainquit le roi Nabu-apla-iddina de refaire la statue sur ce modèle et de restaurer son culte.

Cours 8 - L'exemplarité du passé

Le 14 mars 2022

Dans la liste des différents domaines auxquels Oannès initia les premiers hommes figure l'urbanisme : « *Il leur enseigna la forme des villes* ». Or, de façon étonnante, la construction des villes et des palais est un domaine où certains souverains mésopotamiens prétendirent innover, se targuant d'avoir fait « ce qu'aucun de mes prédécesseurs n'avait fait ». Il s'agit donc d'un thème qui mêle tradition et innovation, qui a été étudié lors du cours en trois phases chronologiques.

La première va des origines à la fin du III^e millénaire. On a commencé par la délicate définition de ce qu'est une ville et l'analyse de l'apparition des villes à l'époque d'Uruk : selon J. Margueron, la différence de nature entre le village néolithique et la ville est si radicale que l'on n'est pas passé de l'un à l'autre. Autrement dit, le village n'a pas progressivement engendré la ville : une véritable rupture s'est produite. Au III^e millénaire, la ville neuve par excellence est Akkad : mais cette capitale créée

par Sargon (ca 2334-2279 av. J.-C.) n'a pas encore été retrouvée, de sorte qu'on est très démuni pour l'étudier.

Le II^e millénaire offre davantage d'exemples de villes neuves. On peut s'interroger sur de petites villes qui ont été fouillées, comme Tell Harmal (l'antique Šaduppum) ou Khirbet ed-Diniye (Harradum) : leur plan régulier ne signifie pas forcément qu'on ait affaire à des villes neuves créées *ex nihilo*. On a surtout prêté attention aux localités décrites comme des *dûrum* : ce mot désigne la muraille d'une ville, ce qui en fait le tour (on retrouve la même racine DûR que dans *andurârum*, qui désigne un mouvement circulaire qui revient au point de départ, comme on l'a vu au cinquième cours); par extension, le terme sert à désigner des villes fortifiées. Nous connaissons toute une série de villes neuves dans la première moitié du II^e millénaire qui ont comme caractéristique d'avoir été nommées en fonction du nom du roi qui les a bâties, comme Dur-Daduša, ce qu'on peut traduire par « Fort-Daduša ». Un recensement des toponymes de ce genre montre la caractéristique de ces localités : avoir été construites à la frontière du royaume. Un accent particulier a été mis sur Dur-Yahdun-Lim : cette ville neuve n'a pas encore été retrouvée sur le terrain, mais le palais de Mari a livré une inscription de fondation du roi Yahdun-Lim très éclairante. On en retiendra le passage le plus signifiant dans l'optique de notre enquête : la ville a été construite à un endroit « où aucun roi depuis les temps anciens n'a fondé de ville ». On a ici un discours de rupture, qui met l'accent sur l'innovation à laquelle se livre le souverain. On a ensuite étudié le cas de Babylone : il est très peu vraisemblable que le plan régulier de sa muraille puisse remonter au fondateur de la Première Dynastie, Sumu-la-El. Au XIV^e siècle, la fondation par le roi kassite Kurigalzu I^{er} d'une ville neuve à laquelle il donna son nom, Dur-Kurigalzu, n'a pas signé la mort de Babylone; elle avait déjà un passé trop prestigieux pour perdre son statut de capitale.

La dernière partie du cours a porté sur la situation en Assyrie. On a commencé par étudier la construction d'une ville nouvelle, au milieu du XIII^e siècle, par le roi Tukulti-Ninurta I^{er}. Ce site (Tulul ul-Aqar) a été fouillé et on en possède l'inscription de fondation, où le roi indique :

Sur l'ordre du dieu Aššur, le dieu qui m'aime, je construisis devant ma ville, Aššur, une ville (pour le dieu) Aššur, sur la rive opposée, de l'autre côté du Tigre, *dans des terrains incultes et des prairies où n'existaient ni maison, ni habitation, où aucun tell ni aucune terre ne s'étaient accumulés, où aucune brique n'avait été posée*. Je l'appelai Kar-Tukulti-Ninurta (soit « Quai de Tukulti-Ninurta »).

On retrouve la thématique de la nouveauté : le terrain choisi pour la nouvelle ville était vierge, il fallut également creuser un canal pour lui procurer de l'eau nécessaire à l'irrigation de nouveaux champs. Contrairement à ce qui est souvent indiqué, Tukulti-Ninurta ne transféra pas véritablement la capitale de l'Assyrie d'Aššur dans la ville neuve à laquelle il donna son nom. En revanche, au I^{er} millénaire, Aššur cessa d'être le siège du pouvoir : elle resta une métropole religieuse, mais les souverains s'installèrent successivement dans trois villes différentes : Kalhu, soit l'actuelle Nimrud;

Dur-Šarrukin (Khorsabad) et enfin Ninive. Il s'agit d'un phénomène unique : on ne connaît pas d'autre exemple, dans l'histoire des empires, où des capitales se soient succédé en des lieux différents à un rythme aussi rapide. On a mis l'accent sur Khorsabad, la seule de ces trois capitales qui soit née de rien. Sargon la présente en ces termes : « Grâce à mon vaste savoir et à mon grand entendement, *qu'Ea et Belet-ilani avaient faits supérieurs à ceux des rois mes pères* et selon le désir de mon cœur, au pied du mont Musri, dans les environs de Ninive, je bâtis une ville et je la nommai Dur-Šarru-kin. » On retrouve ici une double thématique, très caractéristique. D'un côté, le roi a fait mieux que ses prédécesseurs ; mais d'autre part, le surcroît d'intelligence du souverain est un don des dieux.

Cours 9 - À la recherche du passé : rois archéologues et faussaires

Le 21 mars 2022

En Mésopotamie, les études textuelles et archéologiques montrent que le souci du passé était souvent authentique ; il arrivait aussi que la tradition soi-disant retrouvée fût en réalité une innovation, reposant parfois sur un faux. Cette question a déjà été abordée lors de plusieurs cours. Celui-ci en reprend l'examen sous un angle particulier : la thématique de ce qu'on a appelé « les rois archéologues », dont la figure emblématique est celle du roi néo-babylonien Nabonide (556-539).

Lors des travaux de restauration, en particulier des sanctuaires, des découvertes remontant à un passé parfois lointain ont été effectuées, dont l'authenticité est incontestable. On a étudié en détail le récit de Nabonide relatif au temple de Šamaš de Sippar ainsi que celui portant sur l'Eulmaš d'Akkad. Le texte relatif au Gipar d'Ur a ceci de particulier qu'il ne s'agissait pas seulement de restaurer un bâtiment, mais aussi de faire revivre une tradition religieuse particulière, remontant à l'époque d'Akkad : la consécration par le roi d'une de ses filles comme prêtresse du dieu Lune d'Ur. Le souci du passé se manifeste par l'emploi dans le cylindre de Nabonide du terme « ancien » (*labîrum*) pas moins de douze fois, et huit fois du verbe « renouveler » ou de l'adverbe « à nouveau » : il s'agissait bien, non pas de rechercher les traces d'un passé mort, mais de le faire revivre. On lit parfois que cette fascination pour le passé a conduit les rois néo-babyloniens à créer les premiers musées : l'examen des différents cas montre qu'il s'agit d'interprétations anachroniques de situations différentes.

Un certain nombre de monuments inscrits ou de tablettes peuvent à l'examen être rangés de manière certaine dans la catégorie des faux. On l'a déjà vu avec un rituel séleucide d'Uruk, prétendument rapporté d'Elam, et relatif au culte d'Anu (cours 6). On a étudié en détail le cas du « monument cruciforme de Manišusu ». Ayant l'apparence d'une inscription du ^{xxiii}e siècle av. J.-C., il contient le texte d'une donation royale au grand temple de l'Ebabbar de Sippar faite par le roi d'Akkad Maništušu, fils de Sargon. Longtemps tenu pour authentique, il a fini par être rangé dans la catégorie des faux. Il s'agit d'un pastiche, sans doute réalisé au début du règne de Nabonide, à peu près sûrement commandité par le clergé de

Sippar afin d'obtenir l'aide du souverain pour leur sanctuaire. Du point de vue historique, la situation rappelle la fameuse « donation de Constantin ». Du point de vue archéologique, on a ici affaire à un cas de faux « fourré » lors de fouilles antiques : une personne dans le secret enfouit l'objet dans les fondations de l'Ebabbar au cours des travaux, de sorte que ceux qui le découvrirent crurent de bonne foi avoir exhumé un objet ancien.

Il reste un certain nombre d'exemples où il est difficile de savoir si l'on a affaire à une véritable redécouverte, ou bien à une mise en scène. Lorsqu'il installa sa fille comme prêtresse-*entum* à Ur, Nabonide prétendit avoir su comment la vêtir : il aurait en effet découvert une stèle du roi Nabuchodonosor I^{er} (XII^e siècle av. J.-C.) qui représentait sa propre fille, vouée elle aussi comme prêtresse au dieu d'Ur. Cette stèle n'a pas été retrouvée; il n'est cependant pas exclu que l'institution, tombée en désuétude, ait fait l'objet d'une première « restauration » à l'époque médio-babylonienne. Un autre cas a provoqué la suspicion des historiens : celui de la découverte d'une statue mutilée de Sargon d'Akkad dans les fondations de l'Ebabbar de Sippar.

Nous constatons ainsi une fois de plus que dans la civilisation mésopotamienne le passé était la source de toute légitimité. L'innovation n'était possible qu'en prétendant revenir aux origines, conçues comme un moment de perfection indépassable. Cette idéologie, dont Bérose s'est fait l'écho à l'époque hellénistique, refusait aux hommes toute découverte. Le savoir fut à l'aube des temps légué aux hommes par Oannès, le sage d'avant le Déluge. Bérose précise : « Depuis ce temps-là, plus rien d'autre n'a été découvert ». L'innovation ne pouvait être introduite qu'en rusant avec cet axiome, au prix de la falsification.

Cours 10 - Conclusion : le legs de la civilisation mésopotamienne

Le 28 mars 2022

Le texte de Bérose date du III^e siècle avant notre ère. Nous l'avons lu jusqu'à présent comme illustrant la manière dont les Mésopotamiens, arrivés au terme de l'histoire de leur civilisation, à l'époque séleucide, s'en représentaient les origines. Et nous avons constaté qu'il reflète une conception fondamentale des Mésopotamiens, qui voyaient dans les origines un horizon indépassable, un monde parfait auquel il fallait régulièrement revenir. Mais ne doit-on pas aller plus loin et voir dans ce texte l'écho de ce qui s'est *réellement* passé au départ ?

Une interprétation historicisante du texte de Bérose a été donnée par Jean Bottéro en 1998 dans son livre sur *La Plus Vieille Religion* : considérant que « les mythes véhiculent souvent d'antiques souvenirs, à peine déguisés », il a interprété ce passage comme reflétant l'arrivée des Sumériens, porteurs d'une civilisation supérieure, depuis le golfe Persique jusqu'en Basse-Mésopotamie. Les archéologues qui ont travaillé sur l'occupation la plus ancienne de la Basse-Mésopotamie, comme Jean-Louis Huot, considèrent au contraire que « la civilisation sumérienne est le résultat de la lente évolution, sur place, des communautés humaines qui occupaient ce pays difficile depuis

des millénaires ». L'étude de Julian Reade sur l'origine des Sumériens, publiée en 1997, permet une sorte de compromis entre ces deux positions. Elle a l'avantage de coller tout à fait avec les données de l'archéologie, qui ne permet pas de voir de rupture entre l'époque d'Obeid et celle d'Uruk qui a suivi, tout en faisant de ceux qu'il faut sans doute appeler proto-Sumériens des gens qui sont de fait originaires du golfe Persique. Simplement, on ne peut prendre Bérose au pied de la lettre : ces proto-Sumériens ne sont pas arrivés dans l'actuelle Basse-Mésopotamie avec une civilisation « clé en main ». Au moment où ils ont reflué de la région du golfe à mesure que le niveau de l'eau y montait, on était encore dans une phase très archaïque de la civilisation mésopotamienne : pas encore de villes, ni d'écriture... Le point de vue de François Thureau-Dangin, dans son *Esquisse d'une histoire du système sexagésimal* de 1932, demeure juste : « Tout fait croire que la civilisation sumérienne n'a pas été importée, qu'elle s'est formée sur place. »

On a ensuite commenté l'autre aspect fondamental de la déclaration de Bérose : « Depuis ce temps-là, personne n'a plus rien trouvé d'autre. » Un certain nombre de déclarations de savants prestigieux, qui ont mis l'accent sur un prétendu immobilisme de la civilisation mésopotamienne, ont été citées et commentées : il s'agit d'archéologues comme J. Deshayes, d'historiens des religions comme E. Dhorme, ou d'historiens de la littérature comme L. Oppenheim. À la suite de cet aperçu historiographique, on a pu montrer que cette façon de voir peut être considérée comme biaisée : l'accent mis trop longtemps sur le I^{er} millénaire a empêché de nombreux assyriologues de prendre en compte les innovations considérables de la période paléo-babylonienne.

Le cours s'est achevé par l'étude de l'extinction de la civilisation mésopotamienne, et la mise en évidence de son legs dans différents domaines : médecine et magie, religion, astrologie et astronomie. On a terminé en montrant comment les mesures de *mišarum* des rois mésopotamiens, par l'intermédiaire de la Bible, avaient survécu en Occident, les amnisties suivant l'élection d'un Président de la République en étant l'ultime avatar.

SÉMINAIRE - TEXTES EN RAPPORT AVEC LE COURS

L'actualité de la recherche a conduit à une réorientation du séminaire en fonction des découvertes effectuées sur le site de Larsa en novembre 2021, lors d'une campagne de fouille à laquelle ont participé Antoine Jacquet, chercheur rattaché à ma chaire, et moi-même (voir ci-dessous la section « Recherche »). Nous avons commencé par retracer l'histoire des travaux sur le tell Senkereh. Tout a commencé avec une prospection de W.K. Loftus en 1854, puis les relevés effectués par W. Andrae en 1902. Hélas, la période qui précéda et suivit la Première Guerre mondiale vit de nombreux pillages sur le site, qui alimentèrent de nombreuses collections de tablettes cunéiformes. En 1933, A. Parrot lança la première campagne de fouilles, ouvrant plusieurs sondages dont l'un permit de découvrir un palais attribué à Nur-Adad.

Mais le nouveau règlement des Antiquités, qui excluait le partage des découvertes, conduisit très vite le Louvre à interrompre les opérations. A. Parrot ne revint à Larsa qu'en 1967, pour deux campagnes (suite de la fouille du palais de Nur-Adad et sondage stratigraphique). Il passa ensuite la main à J. Margueron, qui mena les 4^e et 5^e campagnes (suite du palais de Nur-Adad et début du temple de l'Ebabbar). Pris par ses nouvelles fouilles à Meskene (Syrie), il passa à son tour le témoin à J.-L. Huot, qui conduisit huit campagnes (6^e à 13^e) entre 1974 et 1989 : elles portèrent d'abord sur l'Ebabbar, puis sur le secteur résidentiel du nord-est du site. Après trente ans d'interruption, la fouille a pu reprendre en 2019 sous la direction de R. Vallet : trois campagnes de prospections et de fouilles (14^e à 16^e) ont eu lieu jusqu'en novembre 2021.

Nous avons ensuite étudié un problème historiographique : la place de Larsa dans les sources écrites avant le II^e millénaire. D'après l'archéologie, le site fut occupé dès l'époque d'Obeid au VI^e millénaire, et fut très important aux IV^e et III^e millénaires : mais on ne possède que très peu de données textuelles. Un seul bâtiment de la période présargonique a été fouillé actuellement et l'épaisseur des couches postérieures a sûrement préservé les périodes plus anciennes de la cupidité des fouilleurs clandestins. Quand on découvrira un bâtiment administratif d'époque Ur III à Larsa, on devrait y trouver des milliers de textes comme ce fut le cas à Tello, à Jokha ou à Drehem. On doit en outre rappeler qu'à Ur, la capitale, les fouilles n'ont pas découvert jusqu'à présent un très grand nombre de textes de l'époque d'Ur III : *ca* 4 500 tablettes, sur plus de 80 000 actuellement publiées, soit *ca* 5 %. C'est seulement à partir du dernier quart du xx^e siècle que la situation documentaire de Larsa change.

L'installation d'une dynastie d'origine amorrite à Larsa à l'ultime fin du III^e millénaire n'a pas entraîné de bouleversements immédiats : les trois premiers rois, Naplanum, Yemšium et Samium, ne sont pour nous guère plus que des noms. Les premières inscriptions commémoratives datent de Zabaya (1941-1933) et les noms d'années commencent avec Gungunum (1932-1906). C'est manifestement avec ce souverain que Larsa devint une véritable capitale, comme l'ont montré les découvertes de novembre 2021.

On a ensuite mis l'accent sur deux thèmes. D'abord la politique hydraulique des rois de Larsa à l'époque paléo-babylonienne. Il semble qu'en dépit du recreusement du cours de l'Euphrate effectué par Nur-Adad (1865-1850), les eaux de ce fleuve ne suffirent plus à irriguer la capitale et ses environs. Son fils Sin-iddinam (1849-1843) eut donc recours à une solution extrême : détourner une partie des eaux du Tigre. Cette opération semble avoir été un succès et permit d'alimenter un grand canal traversant la ville : les travaux récents sur le terrain en ont retrouvé le cours en combinant prospection géomagnétique, relevé photogrammétrique par drone, analyse géomorphologique et sondages. L'épigraphie a apporté sa contribution, en particulier grâce à l'analyse des inscriptions commémoratives et des noms d'années.

Nous avons, pour finir, rassemblé la documentation relative aux prêtresses-*enum* vouées par les rois de Larsa au dieu Šamaš. Pour ce faire, nous avons étudié de nombreuses inscriptions commémoratives, des formules servant de noms d'années et des

documents d'archives, qui couvrent la période allant du règne de Gungunum (1932-1906) à celui de Samsu-iluna (1749-1738 [en ce qui concerne Larsa]). Nous avons pu voir comment cette nouvelle fonction fut créée par Gungunum, qui imita ce qui existait déjà à Ur depuis l'époque de Sargon d'Akkad. Il n'existait qu'une prêtresse à la fois, fille du roi sous lequel elle avait été choisie par divination, puis introduite dans sa position. La prêtresse-*enum* résidait dans un édifice nommé Gîpar, non loin du temple du dieu auquel elle était rattachée, en l'occurrence, l'Ebabbar : on a exposé pourquoi le bâtiment B50, en cours de fouille à Larsa, pourrait être un bon candidat. Des textes administratifs documentent certains membres du personnel du Gîpar de Larsa jusque sous le règne de Samsu-iluna.

COURS À L'EXTÉRIEUR

Hammu-rabi, un souverain babylonien qui rend la justice dans tout son empire

Ce cours, initialement prévu à l'université de Bonn au printemps 2020 et reporté en raison des conditions sanitaires, a finalement pu avoir lieu le 2 mai 2022. Il s'insérait dans les Journées internationales de la Société d'histoire du droit, sur le thème « Die Kaiser und das Gesetz. Einheit und Vielfalt der europäischen Rechtswissenschaft ». La découverte à Suse en 1901-1902 de la stèle où le texte du « Code de Hammu-rabi » a été gravé a marqué une date dans l'histoire de ce qu'on appelle les « droits cunéiformes », mais on n'a pas fini de s'interroger sur la portée et le statut de ce monument. On a montré comment il fut conçu par le souverain de Babylone comme un moyen de se rendre présent à tous les justiciables répartis dans un vaste territoire devenu, à force de conquêtes, un véritable empire.

RECHERCHE

PROJETS

La campagne de fouilles prévue à Larsa à l'automne 2021 a pu avoir lieu comme prévu et a été extrêmement fructueuse; Antoine Jacquet y a participé pendant toute sa durée, tandis que je rejoignais l'équipe pour la seconde moitié de la campagne. Le chantier dit « PZ » a permis de découvrir ce qui est vraisemblablement la pile d'un pont qui servait, au niveau de la ziggourat, à franchir un canal qui traversait la ville. Une brique comportait une inscription au nom du roi Sin-iddinam (1849-1843) : elle a permis de comprendre que la construction de ce pont se situait dans le contexte des travaux hydrauliques de ce roi qui a entrepris de détourner vers sa capitale une partie des eaux du Tigre. Les travaux en B50 ont poursuivi le dégagement d'un vaste bâtiment situé entre le grand sanctuaire Ebabbar et le palais dit « de Nur-Adad » ; j'ai proposé qu'il puisse s'agir de la résidence des prêtresses-*enum* vouées au dieu Šamaš.

Le plus spectaculaire a été le début de la fouille du bâtiment B49, à côté de B48 déjà étudié en 2019 : dans une des pièces de cette très grande demeure, A. Jacquet a découvert une partie des archives du « Premier Ministre » (sukkal-mah) des rois Gungunum et Abi-sare, nommé Etellum : les documents retrouvés avaient trait à la gestion de la maisonnée. Ces tablettes ont permis, grâce aux empreintes de sceaux, de connaître une bonne partie de cette famille et d'autres membres de l'élite de Larsa à cette époque. Leur portée historique est considérable. On savait que Gungunum avait pourvu sa capitale d'un mur d'enceinte; on voit désormais qu'il mena une politique d'urbanisme remarquable, dont témoignent les bâtiments B48 et B49. On peut également réévaluer le début du règne de Sumu-El. On avait déjà remarqué qu'il ne se dit nulle part « fils de son prédécesseur », Abi-sare; on soupçonne désormais qu'il fut un usurpateur ayant mis fin brutalement au règne de celui-ci.

Avec mon équipe de chaire et de nombreux autres collègues, nous avons continué à enrichir la base de données Archibab : en août 2022, elle comptait 22378 textes (+ 913 en un an) sur les 34959 documents d'archives paléo-babyloniens intégralement publiés. Nous avons poursuivi l'évolution de la structure, en passant à la version 19 du logiciel « 4^e Dimension » qui sert à son fonctionnement; cela a été l'occasion de plusieurs améliorations.

L'équipe de chaire est associée au projet franco-russe « Groundwork for a corpus-based dictionary of Old Babylonian » (MSH/RFBR, janvier 2020 à septembre 2023), porté en France par Nele Ziegler (CNRS, UMR 7192) assistée par Marine Béranger, et en Russie, par Ilya Arkhipov (HSE University). Dans ce cadre, I. Arkhipov, B. Alexandrov et leurs collègues ont poursuivi le traitement des lettres paléo-babyloniennes; celles qui n'étaient présentes dans la base « Archibab » que sous forme de notices de catalogue ont été pourvues de transcriptions lemmatisées et de traductions. Grâce à leur travail, la totalité du corpus des AbB (*Altbabylonische Briefe*) est désormais disponible. Une table ronde a été organisée dans ce cadre par N. Ziegler le 15 février 2022 (voir ci-dessous).

Une nouvelle version du projet « Pouvoir et culture écrite en Haute-Mésopotamie (xviii^e siècle av. J.-C.) » a été élaborée et déposée auprès de l'ANR. Le projet a été sélectionné en juillet 2022 et sera financé pour 48 mois à partir du 1^{er} octobre 2022.

PARTICIPATION À DES ÉVÉNEMENTS SCIENTIFIQUES

J'ai participé aux Journées d'étude « 1881-2021 : le département des Antiquités orientales a 140 ans », qui s'est tenu les 29 et 30 septembre au Louvre (auditorium) et au Collège de France (amphithéâtre Halbwachs). Ma communication portait sur

« Le département d'Archéologie orientale du Louvre : assyriologues et fouilles en Mésopotamie (1881-1933)⁵ ». J'ai également assuré la conclusion de ces Journées⁶.

Les 27 et 28 janvier 2022 était célébré au Collège de France le bicentenaire de la Société asiatique. Ma communication portait sur « La Société asiatique et la naissance de l'assyriologie (1822-1914) ».

Lors de la 4^e édition du Festival des langues classiques à Versailles le 4 février 2022, je suis intervenu dans le cadre de la rencontre sur « Temples et lieux de culte dans l'Inde classique et en Mésopotamie ».

J'ai participé à la table ronde organisée à la Fondation Hugot par Thomas Römer, Hervé Gonzalez et Ido Koch les 4 et 5 février 2022 sur « Sacred spaces in the Ancient Near East: between reality and utopia », avec une communication portant sur le thème « “Temple-Palace” and Palace Chapels in Syria (Third and Second Millennia BC) ».

Une table ronde a été organisée à la Fondation Hugot le 15 février 2021 par Nele Ziegler dans le cadre du projet franco-russe « Laying the groundwork for a corpus-based dictionary – the Old Babylonian Akkadian dialect » et consacrée au thème « Akkadian language analysis and tools for research ». Ma contribution portait sur « The evolution of the internal structure of the Archibab database and its Internet version: assessment and perspectives », celle d'A. Jacquet sur « Entering texts into the Archibab database: assessment and prospects (new and already published texts, lemmatisation) ».

J'ai été invité par W. Sallaberger à donner une conférence à l'université Ludwig-Maximilian de Munich le 26 avril 2002 : « Neue Entdeckungen in Larsa (2019 und 2021) ».

Le 31 mai 2022, dans le cadre des célébrations du Jubilé de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, j'ai participé à l'après-midi consacré à « L'Orient ancien à Paris 1. Histoire et archéologie dans tous leurs états », avec une contribution sur « Les premières décennies d'histoire et d'archéologie du Proche-Orient à Paris 1 ».

La 66^e Rencontre assyriologique internationale a eu lieu à Mayence du 25 au 29 juillet 2022, sur le thème « Cultural Contact – Cultures of Contact ». J'y ai donné une communication : « New Epigraphic Discoveries at Larsa (2021 Season) ».

5. Vidéo disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=Wq9yXo95LW4>.

6. <https://www.college-de-france.fr/fr/agenda/colloque/1881-2021-le-departement-des-antiquites-orientales-du-louvre-140-ans/conclusion>.

PUBLICATIONS

PUBLICATIONS DU PROFESSEUR

Stone E., Otto A., Charpin D., Einwag B. et Zimansky P., « Two Great Houses of Old Babylonian Ur », *Near Eastern Archaeology*, vol. 84, n° 3, 2021, p. 182-191, <https://doi.org/10.1086/715346>.

Charpin D., « “Nippur calendars” and other calendars in the Old Babylonian Period », in S. Yamada et D. Shibata (dir.), *Calendars and Festivals in Mesopotamia in the Third and Second Millennia BC*, Wiesbaden, Harrassowitz, coll. « Studia Chaburensia », vol. 9, 2021, p. 99-116, <https://www.doi.org/10.13173/9783447115957>.

Charpin D., « “Année où Zimri-Lim est allé en renfort du Yamhad” : une campagne des armées de Mari dans le royaume d'Alep », in V. Matoian (dir.), *Ougarit, un anniversaire. Bilans et recherches en cours*, Louvain/Paris/Bristol, Peeters, coll. « Ras Shamra – Ougarit », vol. 28, 2021, p. 535-572, <https://doi.org/10.2307/j.ctv27vt4z3.27>.

Charpin D., « En marge d'ARCHIBAB, 34 : “Averses du soir” », *Nouvelles assyriologiques brèves et utilitaires (NABU)*, vol. 2021/3, note brève n° 70, p. 167.

Charpin D., « Une technique méconnue d'archivage chronologique des tablettes comptables », in I. Arkhipov, G. Chambon et N. Ziegler (dir.), *Pratiques administratives et comptables au Proche-Orient à l'Âge du Bronze*, Louvain/Paris/Bristol, Peeters, 2021, coll. « PIPOAC », vol. 4, p. 3-21.

Charpin D., « En marge d'ARCHIBAB, 35 : données nouvelles sur des instruments de musique », *NABU*, vol. 2021/4, note brève n° 102, p. 239-240.

Charpin D., compte rendu de E. Zomer, *Middle Babylonian Literary Texts from the Frau Professor Hilprecht Collection, Jena* (Wiesbaden, Harrassowitz, coll. « TMH », vol. 12, 2019), *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, vol. 115, 2021, p. 219.

Vallet R., Abd-el-Ali J., Al-Debs R., Bachelot L., Charpin D., Darras L., Douche C., Giraud J., Herr J.-J., Chamel I., Lisein J., Murad A., Mura A., Obreja S., Osellini V., Suire J. et Rasool A., « Preliminary report on the XIVth and XVth campaigns at Larsa (2019) », *Sumer*, vol. 66, 2020 [2021], p. 133-175.

Charpin D., « Old Babylonian Ešnunna: a historiographical case », in C. Gonçalves et C. Michel (dir.), *Interdisciplinary Research on the Bronze Age Diyala. Proceedings of the Conference Held at the Paris Institute for Advanced Study, 25 and 26 June 2018*, Turnhout, Brepols, coll. « Subartu », vol. 47, 2022, p. 7-21.

Charpin D., « De la légende à l'histoire : le cas des rois d'Akkad », in T. Römer et al. (dir.), *Oral et écrit dans l'Antiquité orientale : les processus de rédaction et d'édition. Actes du colloque organisé par le Collège de France, Paris, les 26 et 27 mai 2016*, Louvain/Paris/Bristol, Peeters, coll. « Orbis Biblicus et Orientalis », vol. 291, 2021, p. 61-75.

Charpin D., « La gestuelle de l'alliance à l'époque paléo-babylonienne: textes et images », in M. Leonard-Fleckman et al. (dir.), *“A Community of Peoples”: Studies on Society and Politics in the Bible and Ancient Near East in Honor of Daniel E. Fleming*, Leyde/Boston, Brill, coll. « Harvard Semitic Studies », vol. 69, 2022, p. 6-29.

Charpin D., « “Lorsque mon seigneur est allé à Ougarit...” : le “voyage” de Zimri-Lim de Mari à la Méditerranée », *CRAIBL*, vol. 163, n° 4 : 2019, 2022, p. 1223-1244.

Charpin D., « En marge d'ARCHIBAB, 36 : le prix des briques cuites à l'époque paléo-babylonienne », *NABU*, vol. 2022/2, note brève n° 56, p. 122.

Charpin D., « En marge d'ECRITUR, 21 : à propos de UET 1275 », *NABU*, vol. 2022/2, note brève n° 57, p. 122-123.

Charpin D., « Une pique de Scheil contre “certain ‘terrassier’” », *NABU*, vol. 2022/2, note brève n° 75, p. 168-169.

PUBLICATIONS DES MEMBRES DE L'ÉQUIPE DE CHAIRE

Chalendar V., « Chercher l'erreur médicale dans la documentation cunéiforme », *Eruditio Antiqua*, vol. 14, 2022, p. 125-149.

Jacquet A., « Calendar and festivals at Mari according to the royal archives from the reign of Zimri-Lim », in D. Shibata et S. Yamada (dir.), *Cultures and Societies in the Middle Euphrates and Habur Areas in the Second Millennium BC*, vol. 2 : *Calendars and Festivals*, 2021, p. 131-148, <https://doi.org/10.13173/9783447115957>.

Jacquet A., compte rendu de L. Pecha, *The Material and Ideological Base of the Old Babylonian State: History, Economy and Politics* (Lanham/Boulder/New York/Londres, Lexington Books, 2018), *Journal of Near Eastern Studies*, vol. 81, 2022, p. 191-195, <https://doi.org/10.1086/718514>.